



JUNCTIO

CE QUE J'APPELLE OUBLI

De **Laurent Mauvignier**
Mise en scène **Sophie Langevin**
Avec **Luc Schiltz**

CE QUE J'APPELLE OUBLI

DISTRIBUTION

Texte **Laurent Mauvignier**

Jeu **Luc Schiltz**

Mise en scène **Sophie Langevin**

Dramaturgie **Youness Anzane**

Composition musicale et jeu **Jorge De Moura**

Scénographie et costumes **Sophie Van Den Keybus**

Lumières & régie plateau **Jef Metten**

Collaboration à la chorégraphie **Emmanuela Iacopini**

Assistanat mise en scène **Jonathan Christoph**

Administratrice de production **Rébiha Djafar**

PRODUCTION

Production **JUNCTiO**

Coproduction **CAPE-Centre Culturel des Arts Pluriels de Ettelbrück,**
Kinneksbond-Centre Culturel de Mamer

Partenaire **NEST-Centre Dramatique National transfrontalier de Thionville-Grand Est**

Soutien **Ministère de La Culture de Luxembourg, Kultur|LX,**

Fundamental Monodrama Festival

CONTACT

info@junctio.lu

sophielangevin@junctio.lu

+352 661 84 07 67



L'HISTOIRE

Cette fiction est librement inspirée d'un fait divers qui a lieu à Lyon en 2009.

Un homme entre dans un supermarché. Dans le rayon des boissons, il ouvre une canette de bière et la boit. Quatre vigiles surgissent, l'encerclent et l'emmènent dans la réserve. Là, ils vont lui tomber dessus et au milieu des conserves, ils vont le battre à mort. Pour une canette, pour rien.

En une phrase déjà commencée et qui ne finit pas, un narrateur s'adresse à son frère, à nous. Il fait entendre dans l'instant des coups ce que la victime ressent, ce qu'il voit, ce que sa vie en marge a été. On navigue entre sa vie dehors et le monde tout autour. Entre les coups et ses possible pensées. Le narrateur met des mots sur cet impensable, comme s'il cherchait à comprendre ce qui a produit cette tragédie.

(...) même le visage du procureur ne s'est pas immiscé en eux, ils savent qu'ils auront juste à dire qu'évidemment ils ne voulaient pas tuer, bien sûr on ne voulait pas qu'il meure, il avait l'air tellement paumé avec son survêt et son tee-shirt jaune et noir, et lui, s'il avait pu survivre, s'il avait pu, ça aurait été douloureux aussi de le penser, comme un coup de canif, léger, rien qu'une pointe sur le plexus mais, quand même, cette égratignure, cette blessure quand il se serait demandé, pourquoi vous m'avez méprisé, moi ? est-ce que c'est vraiment à cause d'un survêt et d'un tee-shirt ? de mes cheveux ? de mon visage ? de mon allure ? est-ce vraiment pour ça que vous avez cru pouvoir vous défouler sur moi ? comment voulez-vous me faire croire ça sans me faire rire, moi, de vous ? (...)

NOTE D'INTENTION

« *Un terrible accroissement de la haine mutuelle et une irascibilité à peu près universelle de chacun à l'égard de tous* »

Hannah Arendt - *Vies politiques*, 1956

J'ai découvert *Ce que j'appelle oubli* à sa parution. J'ai ressenti un ébranlement. La sensation glaçante d'une brutalité en action. Paradoxalement à travers cette violence, le sentiment qu'une main m'était tendue, comme une grande consolation fraternelle. *Ce que j'appelle oubli* nous plonge dans un mouvement vertigineux, en va et vient, fait de bruits, de coups et de fracas où la respiration suspendue est proche de l'étouffement.

Depuis la sortie de ce livre écrit quelques mois après le meurtre, le monde s'est encore durci. Nos sociétés sont fracturées, une sorte de violence banale du quotidien se diffuse et devient systémique, des murs se dressent, il y a comme une méfiance glaçante qui émerge entre les gens ; entre ceux et celles qui n'appartiennent pas aux mêmes classes sociales, aux mêmes mondes. La haine commence insidieusement à prendre place sur les pavés de nos trottoirs. La peur a pris le cœur des gens, elle entraîne le rejet, elle distance.

Lumineux et désespéré contre la barbarie en action, ce texte a la puissance bienveillante d'un élan vital pour que l'humanité ne sombre pas dans l'incapacité à regarder l'autre et à l'accueillir.

Laurent Mauvignier a les mots qui nous consolent.

Comme avec le personnage de Mona dans « *Sans toi ni loi* » d'Agnès Varda qui meurt de froid dans un fossé, Laurent Mauvignier reconstitue le parcours de cet homme, de façon morcelée. Chaque nouvelle pièce retrace un bout de son destin, celui d'un marginal, qui a un temps été inscrit dans la société mais qui ne l'est plus. Peut-être par choix, cela reste ouvert. Mais comme pour Mona, sa liberté dérange, bouscule. Et peut-être est-elle le déclencheur de cette haine sans limites qui s'est abattu sur lui ? C'est une hypothèse, aussi terrifiante qu'absurde.

« (...) et lui, s'il avait pu survivre, s'il avait pu, ça aurait été douloureux aussi de le penser, comme un coup de canif, léger, rien qu'une pointe sur le plexus mais, quand même, cette égratignure, cette blessure quand il se serait demandé, pourquoi vous m'avez méprisé, moi ? est-ce que c'est vraiment à cause d'un survêt et d'un tee-shirt ? de mes cheveux ? de mon visage ? de mon allure ? est-ce vraiment pour ça que vous avez cru pouvoir vous défouler sur moi ? »

Je vis dans un quartier qui est situé derrière la gare de Luxembourg et qui a sur son territoire une zone réservée à celles et ceux qui ont (peut-être) un peu la tête de celui qui est mort ; à l'arrière du magasin sous les coups des vigiles. J'ai cette sensation que toujours plus de têtes et de corps sont fermés, les yeux fixés sur la route, comme en dedans de soi, pour échapper à cette réalité désespérante. Pour en être séparé. Pour s'en protéger.

Il y a peu, je suis rentrée chez moi assez tard et dans le petit hall, sous les boîtes aux lettres dormait une femme dans un sac de couchage. Le néon s'est allumé et elle s'est réveillée. J'étais là avec ma clé, prête à ouvrir la seconde porte. J'allais rentrer au chaud, chez moi. Je n'ai pas pu l'ignorer. Impossible. Je lui ai parlé, elle m'a racontée son histoire, des histoires, sa misère et je l'ai invitée à venir dormir chez moi. C'était la première fois que je faisais ça. Je lui ai offert à manger, puis elle a pris un très long bain. Le lendemain matin, j'ai dû la réveiller. Nous sommes sorties et elle est repartie dans la rue. Un jour, elle est revenue me demander de l'argent. Et j'ai réalisé en la voyant à nouveau, que j'avais eu envie de l'oublier. Et j'ai eu envie de pleurer.

Le texte de Laurent Mauvignier a pour moi la puissance d'un chant pour tous ceux et celles qu'on oublie, contre ce monde brutal qui donne à la pauvreté et à la marginalité la couleur du rejet.

NOTE DE MISE EN SCÈNE

« *S'ouvrir esthétiquement, politiquement, à quelque chose de la fraternité* »

Laurent Mauvignier

Le narrateur s'adresse au frère de la victime. A travers lui, c'est à la communauté humaine qu'il s'adresse, à nous toutes et tous. Comme dans la *Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès que j'ai mis en scène il y a plus de dix ans, Laurent Mauvignier nous interpelle en une longue phrase, dans un souffle qui ne s'arrête pas. La phrase commence par la conjonction « et » en minuscule, elle a donc déjà commencé. Il nous saisit d'emblée et nous entraîne dans un souffle et jusqu'au dernier soupire de celui qui est désormais allongé sur le béton froid de la réserve du supermarché.

Je cherche dans ce travail à maintenir en tension notre regard et nos souffles, pour approcher de ce temps pleinement dilaté que je ressens dans ce texte. J'ai cette sensation de me trouver si près des pensées désespérées et brulantes de cet homme qui se fait massacrer. De ressentir la violence des coups, de sentir l'odeur du poivre du vigile et de voir la mort arriver ; inéluctable. Et c'est comme une longue note en suspension qui se tient jusqu'à la rupture. Je cherche à la maintenir vibrante, à amener les spectateurs à se coller à elle, pour que les mots de celui qui parle et de celui qui se fait défoncer nous emportent dans un tourbillon. Jusqu'au silence qui résonne après les derniers mots : « *pas maintenant, pas comme ça, pas maintenant* - ».

L'écriture est précise, la tension se trouve dans l'instant du mot qui surgit, laissant glisser les images et les métaphores, créant des ruptures ; comme si les coups portés venaient aussi nous percuter la tête. Je recherche l'espace du temps de la respiration commune entre le plateau et le public.

Avec Luc Schiltz, nous dessinons les contours de ce narrateur emporté dans cette longue phrase sans début ni fin. De définir qui il est et d'où il parle. Petit à petit on comprend qu'ils se sont croisés, qu'ils ont été amis. Mais c'est comme s'il maintenait une certaine distance, par pudeur ou pour retenir sa douleur. Il raconte ce qui a eu lieu, il nous fait entendre ce qui s'est passé et comment ça s'est passé. Il nous replonge dans la tête et le corps de celui qui meurt pour entendre sa douleur, pour éprouver l'impossibilité d'échapper aux coups et pour embrasser sa vie et lui donner corps. Pour que l'on oublie pas.

Et sa parole glisse et ce sont aussi plusieurs voix qui s'expriment, dépliant les faits et les « raisons » qui auraient mené à ce meurtre. Comme des hypothèses esquissées.

La violence est sans répit.
Ils étaient quatre et ils lui sont tombés dessus.
Sans raison.
Pour se faire plaisir ose le narrateur.

On se retrouve un court temps juré ; les phrases en lambeaux flottants autour du réquisitoire sans concession. On entend les rumeurs de la société, la défense médiocre et lâche des vigiles et celles des clients mutiques dans la boucherie du père.

Une réflexion morale étend son ombre au sein de cette prise de parole, par-delà l'objectivité des sources qui nourrissent la reconstitution du meurtre. Quel est le prix d'une vie ? Que ressent-on lorsque c'est l'instant de mourir ? Que vaut de vivre sans liberté de choix ?

Il nous a semblé que le narrateur s'adressait à nous depuis un « en haut », chaire ou nuage, comme s'il était un ange ou une figure qui aurait traversé la vie du monde et les apparences du réel. Comme un messager de la tragédie qui vient annoncer les mauvaises nouvelles, implacablement, et qui nous livrerait un secret : à la minute ultime, qui sait si l'espérance, tapie au fond de la boîte de Pandore que serait notre corps, ne sortait pas enfin avec le dernier souffle et saluait la puissance d'aimer avant de se perdre ?

Mais cet ange a reposé pied et a pris corps, il est tout proche de nous et de celui-là qui se trouve sur la dalle de béton. Il lui donne son regard. Il nous tend la main. Il devient sa caisse de résonance et nous devenons Frères de celui se fait fracasser sur l'autel de la bêtise et de la barbarie.

« tant qu'il peut penser il se dit, ils vont bientôt arrêter, ils vont bientôt arrêter ça et il a peur pour ses avant-bras parce que c'est avec eux qu'il veut protéger son visage, mais les coups tombent et bientôt ses bras tombent aussi, l'abandonnent, il n'a plus de force, il ne peut pas les relever, ni les bras, ni les mains, ni les jambes non plus et la poitrine ne sait plus où trouver la ressource pour se soulever, prendre l'air »



LA MUSIQUE

Le musicien Jorge De Moura est sur le plateau ; ses notes sont comme la caisse de résonance des coups donnés et reçus et des sentiments et des émotions du narrateur. Elle sont par moment l'écho du texte, elles s'entendent et se répondent dans les interstices des silences et la rythmique des mots. On pourrait entendre les premières notes tendues d'un *Ascenseur pour l'échafaud* qui se fracasseraient et seraient entrecoupées par une ribambelle lancinante qui frotte et crisse où l'on entend au loin le son des caisses enregistreuses.

Les coups reviennent en boucle dans le texte pour faire entendre, ressentir la violence qui s'abat sur lui, pour humer la peur et la haine, pour prendre acte de la barbarie. J'ai cette sensation d'entendre le grand cri du corps silencieux qui accuse les coups et la guitare de Jorge De Moura qui prend cette mesure et inonde l'espace de notes stridentes qui bataillent. Luc Schiltz alors dans une sorte de danse du désespoir est un temps le corps de celui qui tombe.

« La musique offre un contrepoint, comme un manteau de neige enveloppant, d'un calme assourdissant, mais toujours proche de l'avalanche. Le saxophone suffoque, étire le temps, tandis que les percussions viennent briser cette apparente tranquillité, calme précédant la tempête. Je ressens et entend dans ce texte une note vibrante et qui se tient jusqu'au bout comme une bulle d'air prête à exploser mais qui se maintient, notre souffle collé à elle toute en tension et dans une durée infinie. Les mots disent et font surgir les images et le souffle est retenu et à l'arrière, des percussions qui foudroient l'instant pour offrir un autre espace. » Jorge De Moura.

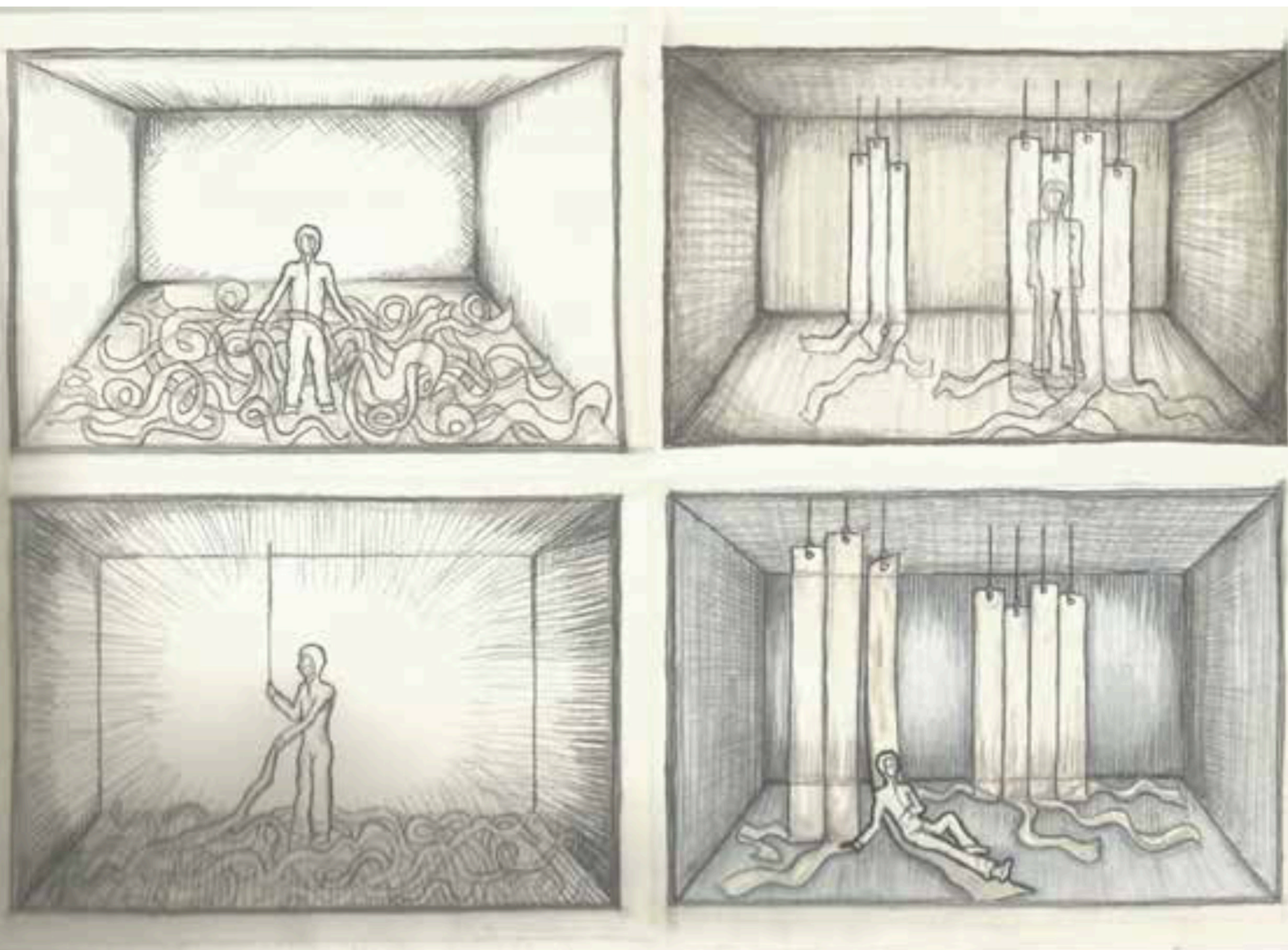
L'ESPACE

L'espace est minimaliste, c'est un cadre à la fois concret et abstrait pour donner le champ libre à l'imaginaire. Ce sont deux rideaux de bandes de plastiques comme ceux qui séparent les remises dans les magasins ; ces rideaux qu'il aura franchi avant de se faire battre à mort. Il offre à l'acteur de le traverser, de se mettre à distance des spectateurs comme s'il retenait un temps des pensées avant de les dévoiler.

Le plastique comme celui qui pourrait avoir recouvert le corps dans la morgue

Le plastique qui recouvre la viande dans l'étal de la boucherie du père.

Esquisses pour la scénographie, Sophie van den Keybus.



LAURENT MAUVIGNIER

AUTEUR

Laurent Mauvignier est né à Tours en 1967. Issu d'un milieu modeste, il abandonne des études de BEP comptabilité pour entrer à l'École des Beaux-arts de Tours en 1984. Il sera diplômé en 1991 dans le département Arts plastiques, puis s'inscrira à la faculté de Lettres Modernes, sans mener à terme ce nouveau cursus. Son rapport à l'écriture commence alors qu'il est hospitalisé à l'âge de huit ans. Il reçoit un exemplaire d'*Un bon petit diable* de la Comtesse de Ségur. L'expérience est très forte: échapper au réel en s'identifiant à un personnage en mouvement alors qu'on est soi-même immobilisé. Il prolonge le désir d'évasion en commençant à écrire. À partir de 1997, il se consacre exclusivement à l'écriture. En 1999, Laurent Mauvignier publie son premier roman *Loin d'eux* qui reçoit le prix Fénéon en 2000. Son deuxième roman publié l'année suivante *Apprendre à finir* est récompensé de plusieurs prix, le prix Wepler en 2000, et les prix du Livre Inter et prix du 2^{ème} roman en 2001. En 2006, il obtient le prix du roman Fnac pour son ouvrage *Dans la foule*, roman autour du drame du Heysel survenu en Belgique en 1985. Son roman *Des hommes*, publié en 2009, obtient plusieurs prix, dont le prix Virilo la même année, et le prix des Libraires l'année suivante. Le roman se penche sur des souvenirs du narrateur de la guerre d'Algérie.

Après avoir obtenu le prix Amerigo Vespucci 2014 pour *Autour du monde*, il est lauréat du Grand prix de littérature de la SGDL 2015 pour l'ensemble de son œuvre. En 2015, il écrit la pièce *Retour à Berratham* créée par le Ballet Preljocaj lors du festival d'Avignon. L'ouvrage reçoit le prix Émile-Augier 2016, décerné par l'Académie française. *Continuer* (2016) obtient le prix Culture et Bibliothèques pour tous 2017 et *Histoires de la nuit* (2020) - le prix « Répliques ». Il travaille à l'élaboration d'une œuvre dont le roman est le pivot, mais qui cherche aussi vers le cinéma et le théâtre.



SOPHIE LANGEVIN

MISE EN SCÈNE

Sophie Langevin est metteuse en scène, comédienne, autrice franco-luxembourgeoise. Elle est directrice artistique de la Cie **JUNCTIO**. Elle a été formée au Conservatoire de Luxembourg, à L'École du Théâtre de l'Ombre (Paris) et à la Kleine Akademie (Bruxelles). Elle a été comédienne permanente à la Comédie de Saint-Etienne (96/97) et a joué près d'une cinquantaine de rôles entre la France, la Belgique et le Luxembourg. Elle met en scène principalement des textes contemporains souvent engagés dans une écriture exigeante. (Jon Fosse, Marguerite Duras, Biljana Sblanovic, Ivan Viripaev, Alice Birch...) Dernièrement elle a mis en scène **Homme sans but** de l'auteur norvégien Arne Lygre au Théâtre National de Luxembourg. Elle a fait partie du collectif d'artistes autour de la metteuse en scène et directrice du Centre Dramatique National de Thionville/le NEST (France) pour le vaste projet autour des rêves et du sommeil **Ekinox** dans le cadre de la Capitale de la Culture Esch22 et a mis en scène un vaste banquet des rêves pour 600 personnes. Elle a développé des spectacles documentaires autour des femmes frontalières du Luxembourg **Les Frontalières** (Escher Theater) et avec l'écrivain Ian de Toffoli, une pièce autour de l'Intelligence Artificielle **AppHuman** (Les Théâtres de la Ville de Luxembourg). Elle a réalisé des courts-métrages de fiction plusieurs fois primés et des portraits d'artistes plasticiens. Elle a été curatrice du pavillon luxembourgeois avec Stéphanie Laruade et Bohumil Kostohryz pour **La Biennale d'Architecture de Venise 2014**. Elle écrit des formes courtes et réalise des installations performatives pour un spectateur. Elle a dans le cadre du projet **Ekinox** réalisé **L'appartement qui ne dormait** et dernièrement écrit et performé à Toronto son texte **Elle avait la main de sa fille dans sienne**. Elle est en ce début de saison 2024/25 en création de la pièce primée **Les Glaces** de Rebecca Déraspe au Escher Theater (Luxembourg).

ÉQUIPE ARTISTIQUE

LUC SCHILTZ

JEU

Luc Schiltz est un acteur de théâtre et de cinéma luxembourgeois. Il élargit sa vision du théâtre et du monde à l'ESACT de Liège et commence à parcourir les scènes d'Europe en 2009. Le septième art n'apparaît que plus tard dans sa carrière avec entre autres le rôle de Jules dans *Eng Néi Zäit*, mis en scène par Christophe Wagner, pour lequel il a obtenu le « prix de la meilleure contribution artistique » au Lëtzebuenger Filmpräis et une nomination aux Trophées francophones du cinéma en 2016. Il poursuit sa collaboration avec Christophe Wagner sur les deux saisons de la première série dramatique luxembourgeoise *Capitani*, diffusée sur Netflix, pour laquelle il remporte le « prix du meilleur acteur » au Lëtzebuenger Filmpräis en 2021.

Avec Ian de Toffoli et Pitt Simon, il continue à explorer les limites du théâtre documentaire, notamment avec la pièce *Terres Arides* qui représente le Luxembourg au Festival d'Avignon en juillet 2022.

JORGE DE MOURA

CRÉATION SONORE

Jorge De Moura est un compositeur, musicien polyinstrumentiste autodidacte. Il joue et compose depuis plus de vingt ans pour diverses formations de la scène parisienne : Yo-danova, Tonton ballon, Marilux calme et volupté, Gandhi, MST, HUMPH, Grizz-li, Krakens, Trioman Orchestri, Laura ADAMMO, Miel de mouche. Il fut aussi bruiteur/musicien dans le spectacle CLAPS (Compagnie ZIC ZAZOU/Lutherie Urbaine).

Ou encore comédien/musicien dans *Les 5 affreux* (Les Rotondes, Marion Rothhaar), *Sales Gosses* (Théâtre du Centaure, Fabio Godinho), *Les Robert(s)* (Kinneksbond Mamer, Renelde Pierlot), *Ivanov et Liliom, vie et mort d'un vaurien* (Les Théâtres de La Ville de Luxembourg, Myriam Muller), *Pas un pour me dire merci* (Escher Theater, Renelde Pierlot). Il conçoit aussi des installations sonores interactives (La beat box) et des instruments de lutherie sauvage pour différents spectacles au sein du collectif Du Grain à Moudre.

Il transmet régulièrement sa passion dans les écoles lors d'ateliers destinés aux amateurs, et en institut médico éducatif de personnes en situation de handicap.

SOPHIE VAN DEN KEYBUS

SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES

Née en Belgique, Sophie Van den Keybus a fait ses études à l'Académie Royale de Beaux Arts à Anvers. Elle s'y est formée comme plasticienne et designer de costumes. Depuis elle vit et travaille entre le Luxembourg et la Belgique. Elle commence sa carrière en Belgique chez Piazza dell Arte, un collectif d'artistes où elle s'est développée comme designer de costumes et de concepts visuels pour performances et installations. Au Luxembourg elle a créé les costumes pour la pièce *Révolte* de Sophie Langevin (2018) et différents pièces de Myriam Muller (*Ivanov* en 2020, *Liliom* en 2021, et *Songe* en 2022). Parallèlement elle conçoit les costumes de film et de série télévisée dans différents pays. En 2018 elle reçoit le « Magritte du Cinéma » pour les costumes du Film *Noces*, et en 2024 et reçoit « l'Ensor du Cinéma » pour les costumes de la série *1985*.

YOUNESS ANZANE

DRAMATURGIE

Dramaturge et conseiller artistique pour le théâtre et la danse, Youness Anzane travaille avec les metteurs en scène Jean Jourdheuil, Thomas Ferrand, Victor Gauthier-Martin, David Gauchard, Yves-Noël Genod, Stéphane Ghislain Roussel, Sophie Langevin, Mehdi-Georges Lahlou, Laurie Bellanca, Gurshad Shaheman, Anne-Elodie Sorlin, Clara Chabalière, Valentine Carette. Il collabore avec les chorégraphes Christophe Haleb, Jonah Bokaer, Tabea Martin, Lionel Hoche, Julia Cima, Maud Le Pladec, Thierry Micouin, Marta Izquierdo, Malika Djardi, David Wampach, Meryem Jazou-li, Arkadi Zaidés, Olivier Muller, Eric Minh Cuong Castaing, Aude Lachaise, Aurélie Gandit, Benjamin Kahn. Son intérêt pour l'opéra le conduit au Festival d'Aix-en-Provence, où il est dramaturge associé en 2012, puis membre de l'équipe de rédaction des programmes en 2014. Il devient par la suite l'auteur du livret de l'opéra *Wonderful Deluxe* (musique du compositeur Brice Pauset, production du Grand Théâtre de Luxembourg), ainsi que du livret *Crumbling Land* (musique composée par le collectif Puce Moment, production de l'Opéra de Lille). Pour l'Opéra de Lyon, il participe en 2021 à la création du monodrame lyrique *Zylan ne chantera plus*, musique de Diana Soh, livret de Yann Verburgh, mise en scène de Richard Brunel.

JEF METTEN

CRÉATION LUMIÈRE

Jef Metten a suivi une formation de régisseur lumière au théâtre du Saulcy à Metz de 1999 à 2003. En tant que photographe, il réalise également de nombreuses photos de spectacles. Il devient ensuite éclairagiste et régisseur itinérant pour des compagnies telles que Les Bestioles, Pardes Rimonim, L'SKBL, Astrov (Metz), Kalisto (Mulhouse) et Solentiname (Troyes). Pour Mamaille, il crée la lumière d'*Hélène et Sophocle* avec Vincent Urbani en 2018 et assure la régie. Il a travaillé avec Sophie Langevin sur *Je ne suis jamais allé à Bagdad* de Abel Neves et *Illusions* de Ivan Viripaev.

JONATHAN CHRISTOPH

ASSISTANT MISE EN SCÈNE

Après plusieurs années comme régisseur et accessoiriste pour le cinéma, Jonathan Christoph commence à travailler pour le théâtre en 2017, où il est vidéaste pour *Révolte* de Alice Birch, mis en scène par Sophie Langevin, qu'il assistera pour la reprise à Avignon en 2019. Depuis, il travaille comme assistant à la mise en scène sur de nombreux projets (*Hughie* m.s. François Baldassare), *La Dispute* et *AppHuman* (m.s. Sophie Langevin), *Robert, Pas un pour me dire merci*, *Mettre au monde*, *Léa est la théorie des systèmes complexes* (m.s. Renelde Pierlot), *Petit Frère* (m.s. Gaetan Vassard), *Escher Bouf* (m.s. Carole Lorang).

Jonathan est aussi vidéaste et a travaillé sur différents projets: *Les Frontalières* (mis en scène par Sophie Langevin), *Clementine* (chorégraphiée par Rhiannon Morgan). Il arpente également les planches en tant que comédien, en 2018 dans la pièce *Roulez jeunesse*, mis en scène par Pascale Noé Adam, en 2020 pour la reprise au théâtre d'Esch de la pièce *Voir la feuille à l'envers*, mis en scène par Renelde Pierlot et en 2023 pour dans la pièce *Leurs enfants après eux*, mis en scène Bach-Lan Lê-Bá Thi, Carole Lorang, Éric Petitjean.

EMANUELA IACOPINI

CHORÉGRAPHIE

Emanuela Iacopini est danseuse et chorégraphe fondatrice de la compagnie Vedanza Artists International, qu'elle dirige avec le compositeur indien Rajivan Ayyappan. Elle travaille également pour le théâtre, le cinéma, la vidéo et l'éducation. Elle enseigne la danse contemporaine et l'analyse du mouvement au Conservatoire de la Ville de Luxembourg, ainsi qu'à l'étranger, notamment au Mainfranken Theater Würzburg en Allemagne. Après son master en science de la danse au Trinity Laban de Londres, elle a développé un axe de recherche sur la science du mouvement, se concentrant sur l'exploration du tissu conjonctif et sa relation avec le mouvement humain. Elle a notamment collaboré avec Wilmot Mulley, Claudine Pelletier, Stefano Spinelli, Rajivan Ayyappan, Hannah Ma, Frey Faust, Florence Augendre, Annemari Autere, Yuko Kominami, Saju Hari, Sophie Langevin et plus récemment avec Dayanita Singh et l'École des Sables de Germaine Acogny.

EXTRAITS

« Ce que j'appelle oubli est un cri du cœur, un monument funéraire qui tente de redonner une vie, une épaisseur à une vie cachée derrière un nom apparu en quelques lignes ou minutes dans les médias »

Jérôme Quinqueret, Tageblatt, Luxembourg

« Toujours dans une esthétique raffinée, Sophie Langevin parvient à créer un équilibre entre la cruauté et l'humanité (...) Luc dégage une immense humanité qui libère le texte de cette spirale de violence. Dans le Luxembourg d'aujourd'hui où l'on balaie actuellement les moins favorisés de la rue, cette création est extrêmement importante. »

Jeff Schinker, Radio 100.7, Luxembourg

« Sophie Langevin dans un travail très sobre et efficace met en valeur le texte qui donne au comédien Luc Schiltz l'occasion de montrer l'émotion contenue qui l'habite (...) sa performance réussit à maintenir la tension et à accrocher le public dans le rôle de ce narrateur »

Josée Zeimes, Lëtzbuerger Land, Luxembourg

« Un monodrame, avec un seul comédien sur scène. Il incarne tous rôles, se meut sur la scène, place chaque mot avec une prononciation quasi parfaite, Luc Schiltz, s'est fait remarquer dans la maîtrise des déplacements en adéquation avec les lumières pour donner du sens théâtrale à ce récit qui au départ n'est qu'une histoire vraie. La complexité du travail qu'elle a pu réaliser se base sur le fait de transposer le récit en théâtre. Sophie Langevin a réussi à trouver la dimension de l'absurdité, de la violence, l'horreur, de la parole fraternelle et humaniste pour en arriver là. Ce qui a laissé le public bouche bée, emporté par la dramaturgie. »

Kuzamba Mbuangu, Actualité.cd / RDC, Kinshasa

PRESSE

RETOURS CRITIQUES

Du 12 au 18 juin 2024 - CE QUE J'APPELLE OUBLI a été invité au Festival International « Ca se passe à Kin » Le Tarmac, Kinshasa / RDC et au Festival Dol'En Scène à l'Espace Tiné de Dolisie et à l'Institut français de Brazzaville / Congo.

Dès les premières minutes, l'ambiance installée par le son, les lumières et la présence scénique du comédien encore silencieux derrière ses rideaux de plastique qui rappellent à la fois l'antre d'une boucherie et une ruelle sombre où nous attend le drame, nous font sentir que le voyage sera intrigant. Et quand Luc Schiltz ouvre la bouche et déplace son corps en même temps que les angles du récit, on est pas déçu d'être assis là à écouter, à regarder. Juste. Percutant. Et tellement essentiel. Je suis revenu le voir une deuxième fois.

"Ce que j'appelle l'oubli" ?... Difficile pour moi d'oublier.

David Minor Iluanga, auteur, metteur en scène / RDC Kinshasa

Ce que j'appelle oubli évoque un sujet important et délicat à traiter au théâtre, sans tomber dans le piège du manichéisme, de la colère et du jugement simpliste que l'on pourrait avoir sur certains faits de société. Sophie Langevin l'évite avec brio en nous embarquant dans un moment époustouflant de théâtre à travers une mise en scène très maîtrisée et efficace.

La précision de la direction et le jeu intense de Luc Schiltz nous tient en haleine du début à la fin de la pièce. Nous sommes sortis enchantés d'avoir vécu ce grand moment de théâtre.

Hassane Kassi Kouyaté, directeur de Les Francophonies, des écritures à la scène.

J'ai eu l'opportunité de voir le spectacle « Ce que j'appelle oubli » à Kinshasa et en Dolisie.

Ce spectacle est un cas d'école pour sa qualité : Une belle performance de l'acteur, Une mise en scène et une scénographie épurées qui laissent place au jeu, à la profondeur du propos et aux émotions. Une toile transparente très fragile suspendue, seul élément scénographique, laisse imaginer la fragilité du personnage. Et projette dans l'imaginaire du spectateur l'illusion d'un ailleurs et d'une superposition du récit. Un long récit construit en toile d'araignée qui met à nu nos erreurs de jugement et par ce truchement, les causes profondes de la destruction de nos valeurs humaines. Cette toile laisse imaginer la fragilité du personnage et par analogie nos fragilités. Ce spectacle est à voir plus d'une fois et je le recommande.

Odile Sankara ; Comédienne, metteuse en scène, Co-directrice du Festival Les Récréatrices / Ouagadougou, Burkina-Faso

Ce spectacle est pour moi nécessaire. Urgent a raconté. Il nous plonge dans ce que nous traversons actuellement dans le monde. Dans ce que l'humanité est devenue, la violence, l'humiliation, la déshumanisation. Dans ce que la loi représente maintenant. La valeur d'un humain qui est mesuré en fonction de qu'il est, de ce qu'il a, et non dans le simple fait d'être humain. Ce spectacle nous dit qu'il nous faut dans l'urgence repartir à ce qui est essentiel, à ce qui est nécessaire, ce qui doit être protégé et entretenu (l'humain). Je le recommande à tout le monde »

Safoura Kaboré, comédienne, autrice / Burkina-Faso

«Ce que j'appelle oubli»: plaidoyer pour une humanité à restaurer

Après Ettlbrück et Kinshasa, la mise en scène de Sophie Langevin a fait étape au Kinneksbond de Mamer

Par Cécile Bidault

Un homme a été battu à mort pour une canette de bière. Ce n'est pas un postulat dramatique, c'est un fait réel. De ces événements que l'on surnomme faits «divers», comme ces petites choses sans importance que l'on jette en vrac au fond d'un tiroir, et que l'on oublie.

Ce qui nous choque le plus, dans cet énoncé, est-ce «pour une canette de bière»? C'est ce qu'a relevé le procureur, dans cette affaire. «Un homme ne doit pas mourir pour si peu». Est-ce à dire qu'il existe d'autres causes qui rendraient une telle mort acceptable? Ce qui devrait nous révolter, n'est-ce pas seulement «un homme a été battu à mort»?

- Marginalisé pour des raisons qui n'ont pas d'importance, l'homme est devenu une cible pour l'indifférence, le mépris et la violence de ses semblables.

Le texte de Laurent Mauvignier, porté à la scène par Sophie Langevin, nous place face à notre humanité, individuelle et collective. Bien qu'immergés dans la même boîte claire-obscur que le comédien Luc Schiltz, le public voit ses sentiments mis à nu, exposés dans la lumière blanche comme une lame de couteau brillant sous un néon dans une cuisine». Et il peut observer la force de son empathie.

Ce qui se joue ici, sur ce plateau resserré où acteur, musicien et public partagent un même souffle, c'est notre relation à l'Autre, en l'occurrence l'exclus. Marginalisé pour des raisons qui n'ont pas d'importance, l'homme est devenu une cible pour l'indifférence, le mépris et la violence de ses (pour) semblables. Comme si la pauvreté était une offense, une menace, une agression. Car le malaise, voire la culpabilité qu'éveille en nous la vue de pauvres gens peut conduire à un déchainement de violence incontrôlé, incompréhensible. Imaginer quatre vigiles s'acharner à coups de pieds et de poings sur un homme à terre, qui n'a commis d'autre crime que de boire une bière qu'il n'avait pas les moyens de payer, nous révolte, nous blesse. Mais ce n'est que l'aboutissement d'une chaîne de réactions qui commence avec le regard que nous détournons de celui ou celle qui est tombé de l'échelle sociale jusque sur nos trottoirs.

Un appel à l'humanité en nous

«Ce que j'appelle oubli» n'est pas la mort, mais la solitude déshumanisée de notre

monde ordinaire, pire peut-être que la mort. Une succession de coups qui n'ont l'air de rien, que nous donnons sans conscience, jusqu'au dernier qui sera fatal.

Le texte de Mauvignier est un appel à l'humanité en nous, un appel à changer notre regard, à rejeter ce qui mérite de l'être: la violence et non la différence, le mépris et non la pauvreté, la peur et non l'inconnu.

Luc Schiltz porte ce texte percutant comme une matière organique. Il donne à cette langue si particulière un phrasé sensible et la met en relief comme la lumière sculpte sa silhouette dans la pénombre. L'accompagnement musical en direct de Jorge de Moura est d'une grande puissance, et fait aussi bien entendre le non-dit que voir les décors engloutis par les ombres.

La mise en scène de Sophie Langevin est une œuvre de plasticienne. Elle a taillé dans la lumière, la musique, le corps et la voix de son acteur la matière brute des émotions qui constituent notre humanité. Et le public, installé au plus près de la scène, sur la scène, est immergé dans ce long questionnement. Depuis les coups, stylisés mais puissants, jusqu'à la douceur des corps et la tendresse d'un frère, le comédien circule dans cette vie fracassée qui n'était pourtant pas si mauvaise et en souligne chaque parcelle de beauté, à la fois pour dénoncer l'insupportable brutalité de sa fin et pour la dépasser.

Cet homme qui n'a pas fait que subir sa misère, qui semble avoir en partie choisi cette forme extrême de liberté, se re-

trouve finalement bien au-dessus de ses bourreaux. Eux, en s'acharnant gratuitement sur lui, ont saboté leur avenir, et même celui de leurs enfants. Pour rien, pour une canette de bière. Ils resteront sidérés, exclus à leur tour de la vie, pour avoir méprisé, au faciès, celui qui avait choisi un autre chemin. Et dans le soulagement de voir justice faite, pointe aussi la compassion pour les assassins: ils étaient des types ordinaires, ils auraient



Luc Schiltz donne à la langue si particulière du texte de Laurent Mauvignier un phrasé sensible et la met en relief comme la lumière sculpte sa silhouette dans la pénombre.



pu être ses collègues, ses compagnons de bar, ses amis. Qu'est-ce qui les adifférenciés, au fond? «Est-ce que c'est vraiment à cause d'un survêt et d'un tee-shirt?» L'humanité en nous est un fil fragile, qui peut se casser sur un détail infime et faire de nous des monstres glacés, insensibles. D'où la nécessité de voir, d'entendre, de lire des textes de cette qualité, surtout quand ils nous sont apportés avec tant de soin, de sensibilité et de talent.

Le texte de Mauvignier est un appel à l'humanité en nous, un appel à changer notre regard, à rejeter ce qui mérite de l'être: la violence et non la différence, le mépris et non la pauvreté, la peur et non l'inconnu.

Photos: Bohumil Kostohryz



Le comédien circule dans une vie fracassée qui n'était pourtant pas si mauvaise et en souligne chaque parcelle de beauté, à la fois pour dénoncer l'insupportable brutalité de sa fin et pour la dépasser.

FICHE TECHNIQUE

JUNCTIO

21 rue Auguste Charles 1326 Luxembourg
<https://www.junctio.lu>

Sophie Langevin, direction artistique : sophielangevin@junctio.lu | tel : 00352 661 840 767
Rébiha Djafar, administration de production : admin@junctio.lu | tel : 0033 (0) 6 81226647
Contact régie : Jean-François Metten : @ : metten_jf@yahoo.fr Tel : 0033 (0) 6 16 25 12 77

Durée du spectacle : 75 min

Le montage requiert deux services de quatre heures avec deux techniciens/régisseurs familiers du lieu (un seul service si prémontage). Une répétition est prévue dans ce temps. Au cas où des questions, des difficultés d'ordre technique s'opposeraient à la mise en œuvre du spectacle, certaines adaptations sont peut être envisageables. N'hésitez pas à nous contacter.

Plateau

Hauteur grill : 6,50m (minimum 3m80) Ouverture : 12m de mur à mur (au minimum 8m) Profondeur : 8m ou plus à partir du premier rang public (au minimum 6m) Rideau de fond si le mur du lointain n'est pas noir.

Lumière au grill

10 PAR64 CP62
6 PAR64 CP61
7 PC 1KW lentille martelée ou #114
3 Découpes type 613
23 circuits graduables (sans le public)
Régie sur ordinateur

Son

1 boîtier DI stéréo ou 2 boîtiers mono 1 retour scène
1 paire de micro overhead (micros statiques)
1 connection ordinateur-console en régie

Scénographie

Deux rideaux A et B (composé chacun de cinq bandes plastiques transparentes fixées sur tasseau) d'une hauteur de 4m ou 3m et de largeur de 1m60.
Le rideau A est monté sur un système d'electro aimants KABUKI commandables de la régie.

Fourni par la compagnie

Les gélâtines
Le lampadaire
KABUKI

WWW.JUNCTIO.LU



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture

Kultur|lx Arts Council
Luxembourg



CENTRE
DES ARTS
PLURIELS
EITELBRUCH

KINNEKSBOND
CENTRE CULTUREL HANNE